

*Sur les rives du désert*

Une aventure sur la Route de la Soie





Alexandre Lévine

# Sur les rives du désert

*Une aventure sur la Route de la Soie*

Éditions EDILIVRE APARIS  
(Collection Coup de cœur)  
93200 Saint-Denis – 2011

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS (Collection Coup de cœur)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

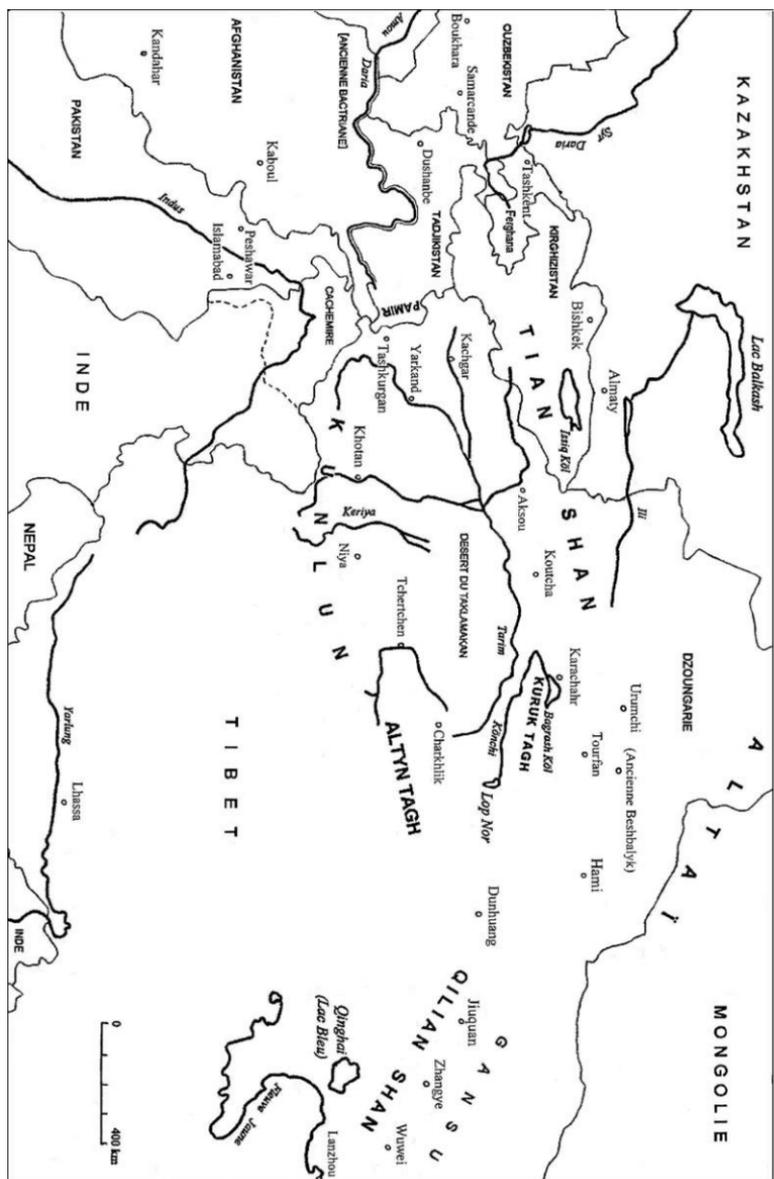
ISBN : 978-2-8121-8912-8

Dépôt légal : Mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*À mes parents*

*À Claudine Simon et André Bohn,  
mes premiers lecteurs*



# I

Il est curieux que la femme appelée à jouer un si grand rôle dans ma vie me soit apparue d'abord comme un simple point sur l'horizon. Ma caravane avait alors quitté le royaume du Koutchi<sup>1</sup>, au nord du désert des Sables Mouvants, et se dirigeait vers la Chine. Elle avançait sur un immense terrain plat tapissé d'argile nue, où ne poussaient que quelques rares buissons de tamaris qui constituaient un paysage particulièrement morne. En cette journée printanière, il était heureusement éclairé par un soleil naviguant dans une voûte azurée presque dépourvue de nuages ou de brumes. C'était une chance pour nous, puisque le printemps était la saison des tempêtes de sable.

Ce fut le chef de notre caravane, un Koutchéen nommé Manishvaré, qui vit Koulkera le premier. Il s'arrêta immédiatement, et comme il marchait en tête, tout le monde s'immobilisa aussitôt. Certains d'entre

---

<sup>1</sup> L'ancien royaume du Koutchi a donné son nom à l'actuelle ville de Koutcha (dont le nom est aussi orthographié Kucha ou Kuqa), dans le Xinjiang, à l'ouest de la République Populaire de Chine. Le désert des Sables Mouvants est le Taklamakan.

nous se remirent toutefois en marche pour arriver à sa hauteur.

Quelque chose baignait dans le flamboiement de l'horizon, à une distance encore immense. De toute évidence, ce n'était pas un élément du paysage, mais il fallut attendre longtemps pour voir qu'il augmentait très lentement de taille. Comprenant que nous allions rencontrer un voyageur solitaire, nous fûmes rassurés : la crainte de tout commerçant était de tomber sur des brigands. Nombreux et bien armés, ils étaient une calamité contre laquelle nul ne pouvait rien. La seule chance de leur échapper était de se dissimuler dans la vastitude de ces terres inhabitées.

Les yeux quelque peu fatigués d'avoir tant fixé la ligne d'horizon, aussi lumineuse que la surface scintillante d'une mer, je retournai un instant en arrière. Quand je revins près de Manishvaré, on arrivait à distinguer une silhouette humaine sur un cheval. Notre respiration était alors quasiment suspendue ; le seul bruit que nous entendions était le léger sifflement de la brise chaude dans nos oreilles.

Qui pouvait être cet inconnu ? À ma connaissance, il était exceptionnel qu'une personne se déplaçât seule sur ces terres. Quand je vis que c'était une jeune femme, j'en fus extrêmement surpris. Arrivée devant nous, elle descendit de sa monture et s'inclina profondément.

« Je vous salue avec tous mes respects, voyageurs », déclara-t-elle.

Nous lui rendîmes son salut tout en l'observant attentivement. Elle était vêtue comme une bergère, avec des vêtements de laine gris dépourvus d'élégance. Sacrifiant cependant à la mode des

femmes de l'Asie centrale, elle laissait un profond décolleté qui offrait aux regards la naissance de ses seins. Sa veste était attachée par un ceinturon de cuir où un poignard était fixé ; un pantalon large rentrait dans des bottes noirâtres que la poussière éclaircissait.

Cette voyageuse n'avait rien des courtisanes fardées et parfumées que j'avais rencontrées avant mon départ. J'imaginai qu'en m'approchant d'elle, j'aurais surtout senti une odeur de transpiration. Une petite tape sur sa veste aurait fait s'élever un fin nuage de poussière blanche. Sa peau avait été tellement brûlée par le soleil qu'elle paraissait plus claire que sa chevelure, blonde avec des reflets cuivrés. Sa teinte montrait qu'elle était une habituée du désert. Il ne faudrait toutefois pas penser qu'elle était désagréable à regarder : elle avait au contraire la sauvage et rude beauté des paysages qu'elle parcourait. Son visage plutôt rond avait des traits réguliers, et surtout, elle avait des yeux verts dont l'éclat était comparable à celui de bourgeons nouvellement éclos et auréolés de soleil.

Les regards se dirigeaient aussi vers son cheval, sur la croupe duquel une couverture, une gourde et de petits sacs étaient placés. Un étui contenant un arc et des flèches était fixé à la selle. Pour quelle raison cette femme était-elle armée ? Sur le coup, je ne le devinai pas.

« Je m'appelle Koulkera, reprit-elle. Je suis koutchéenne.

– Mon nom est Manishvaré, répondit son interlocuteur. Je dirige la caravane que tu vois.

Bien qu'étant compatriotes, ils se parlaient en sogdien, la langue de Samarcande, que tous les

marchands comprenaient. La plupart d'entre nous venaient de là.

– Que transportez-vous, demanda Koulkera, et où avez-vous l'intention d'aller ?

– Nous avons surtout de la vaisselle et du verre coloré de Samarcande, ainsi que des tapis de laine. Nous nous rendons en Chine pour vendre cette marchandise et en ramener de la soie.

Comme pour avoir une confirmation de ces propos, Koulkera jeta un coup d'œil sur la caravane. Elle était composée de quinze mulets, de six chevaux et de quatre bœufs. Les marchandises, chargées sur les dos de ces animaux, appartenaient à cinq marchands sogdiens, à Manishvaré et à moi-même. Ils étaient aidés par huit caravaniers parmi lesquels se trouvaient deux femmes du Koutchi.

– Si je t'ai posé cette question, poursuivit Koulkera, c'est parce que je me soucie de toi et de tes compagnons. Vous êtes en danger.

– Y aurait-il des brigands ? demanda immédiatement Manishvaré.

– En effet. Ce sont des Turcs<sup>2</sup>.

– Des Turcs..., fit avec horreur l'un des Sogdiens, qui s'appelait Bokhsak.

– Combien sont-ils ? questionna Manishvaré.

– Apparemment plus d'un millier.

Les visages de tous les caravaniers blémirent jusqu'à prendre une couleur de papier. Les Turcs étaient un peuple nomade vivant au nord du Koutchi,

---

<sup>2</sup> À cette époque, les ancêtres des Turcs vivaient sur le territoire de l'actuelle Mongolie et dans les Monts Célestes (Tian Shan en chinois).

dans les Monts Célestes. Ils étaient de puissants guerriers qui s'adonnaient régulièrement au vol et au pillage. Pour eux, c'était un mode de vie. Chaque mois, à la pleine lune, ils partaient en expédition pour trouver du bétail, des esclaves, de l'or, de l'argent ou des objets précieux. C'était à cause d'eux que les cités devaient s'entourer de murailles, et même les hameaux avaient des défenses composées de levées de terre et de palissades.

– Les as-tu vus ? s'enquit encore Manishvaré.

– De mes propres yeux, répondit Koulkera. Je dois te dire que j'effectue habituellement des missions de surveillance pour l'armée. C'est mon métier.

– Tu passes donc ton temps à parcourir ce territoire, dis-je, poussé par la curiosité.

– Le désert est mon domaine. Je le sillonne de long en large pour y déceler des mouvements de troupes ennemies. Vous avez de la chance de m'avoir rencontrée car je peux vous indiquer le moyen d'éviter ces brigands.

Koulkera attendit d'être interrogée par Manishvaré pour continuer :

– Au sud, il y a une rivière qui coule vers l'est. Si vous pouvez l'atteindre, vous serez hors de danger car ni les caravanes, ni les brigands ne s'y aventurent jamais. Vous continuerez ensuite votre route en longeant sa rive.

– Je le sais, répondit Manishvaré. Tu parles de la rivière Intchiké. Mais je ne m'y suis jamais rendu et je ne sais pas à quel endroit il faut remonter vers le nord. Je crains de me perdre.

– Je te guiderai.

– Mais n'es-tu pas en mission, actuellement ?

– Ma mission est terminée. L’armée sera avertie de l’arrivée de ces Turcs par d’autres que moi.

– Si vraiment tu peux nous secourir, nous te récompenserons généreusement.

– Je n’agis pas ainsi pour gagner de l’argent mais parce que je ne peux pas laisser le malheur s’abattre sur vous. »

Koulkera s’avança vers les animaux et donna une caresse à l’un des chevaux. Les deux femmes l’observaient en se demandant ce qui était en train de se passer. Elles n’avaient pas saisi la conversation, ne connaissant que quelques mots de sogdien. Voyant cela, Koulkera s’arrêta devant elles pour leur demander :

« *Karsänoycer epe mā ?* »

Je n’avais guère passé qu’une semaine au Koutchi mais j’avais entendu cette phrase assez souvent pour savoir qu’elle signifiait : « Avez-vous compris ou non ? ». En s’adressant à ses deux compatriotes, Koulkera montrait qu’elle était autant soucieuse des petites gens que des riches marchands, et elle commença à me plaire. Après avoir expliqué la situation dans sa langue maternelle, elle revint vers Manishvaré pour lui dire :

« Le détour que je propose n’est pas sans danger, je dois t’en avertir. On court toujours des risques en se rendant dans le désert, même si l’on y est déjà allé de nombreuses fois.

– Nous te faisons confiance. Et puis, nous n’avons pas le choix.

Les cinq Sogdiens approuvèrent la décision de leur chef. Koulkera jeta un coup d’œil sur nos gourdes.

– Combien de jours pouvez-vous tenir avec votre provision d'eau ? s'enquit-elle.

– Deux jours. Nous comptons arriver dès demain au bord d'un lac.

– Il faudra trois jours pour atteindre la rivière, dont une journée de marche dans les sables. Et des vivres, en avez-vous suffisamment ?

– Nous avons une assez bonne provision de pain et de viande. Je pense qu'elle pourra durer deux semaines.

Koulkera réfléchit un instant, les sourcils froncés, puis elle déclara :

– En vous rationnant un peu, vous devriez pouvoir faire ce détour. Les animaux trouveront de quoi manger en chemin. Alors, êtes-vous vraiment d'accord ?

– Nous sommes prêts à te suivre.

– Il faut partir immédiatement car les Turcs seront bientôt ici. Dans l'après-midi, nous trouverons une forêt de peupliers avec une abondante broussaille. Nous y passerons la nuit. »

À ce moment, le soleil était en train de monter. La chaleur serait bientôt forte. Koulkera nous fit prendre la direction du sud-ouest, de sorte que nous revînmes quelque peu sur nos pas. Elle aurait pu remonter en selle mais elle décida de marcher comme nous, en tenant son cheval par la bride, sur les écailles d'argile séchée qui recouvraient le sol. La seule vue de ce paysage aride donnait une sensation de soif. La vie n'en était cependant pas tout à fait absente car nous vîmes un aigle planer dans le ciel. Il cherchait sans doute du petit gibier.

Pendant près d'une heure, notre marche fut silencieuse, puis Koulkera s'approcha de moi et se mit à me dévisager d'une manière qui me troubla profondément. Quand il est ainsi regardé par une femme, un homme s'imagine toutes sortes de choses, mais personne n'aurait pu s'attendre aux paroles qu'elle prononça :

« Tu t'habilles comme un Sogdien mais tu n'en es pas un. De quel pays es-tu ?

Je fus si étonné que je faillis pousser une exclamation. Un vif murmure s'éleva de la caravane.

– J'ai vécu longtemps à Samarcande, répondis-je, mais dès le moment où je parlais le sogdien, personne ne devinait que j'étais étranger. Comment l'as-tu vu ?

– Je ne sais pas. Cela me semble évident.

– Tu as donc un regard acéré, fis-je en riant.

Puisque j'avais oublié de répondre à sa question, elle la répéta.

– Je viens d'un pays situé très loin à l'ouest, si loin que personne ici ne connaît son existence. As-tu déjà entendu parler de Rome ?

– Un peu.

– Autrefois, la cité de Rome a fondé un empire qui dominait tout l'ouest du monde, jusqu'à la Perse. Aujourd'hui, il n'existe plus. Dans sa partie occidentale, se trouve un territoire que l'on appelle la Gaule et qui appartient maintenant au peuple des Francs. C'est de là que je viens.

– Combien de temps faut-il pour s'y rendre ?

– À vrai dire, je ne sais pas exactement. Peut-être un an. J'ai fait le voyage en plusieurs étapes avec de longs arrêts. D'abord, je me suis lié à un marchand syrien qui m'a emmené dans son pays. Au lieu de

rentrer chez moi, je suis reparti vers l'orient, à travers la Perse. Mon idée était de découvrir le pays d'où vient la soie, c'est-à-dire la Chine. C'est ce que j'essaie en ce moment de faire. Mais à mon arrivée à Samarcande, la cité m'a tellement plu que j'ai décidé de m'y arrêter. Rien ne pressait. J'avais assez d'argent pour vivre plusieurs années.

– Retourneras-tu dans ton pays, quand tu auras visité la Chine ?

– C'est probable. J'ai beau avoir aimé les royaumes où je suis passé, je reste attaché à ma terre natale.

– Est-ce qu'une épouse t'attend ?

– Je suis veuf. Mon épouse a trop peu vécu pour me donner un enfant.

– Et toi ? Je ne t'ai pas encore demandé ton nom.

– Je m'appelle Eumerius. »

Le silence retomba un instant. Koukera scruta l'horizon à l'est, d'où les Turcs allaient bientôt venir. Si des gens pouvaient m'empêcher de rentrer chez moi, c'était eux : un marchand qui se fait dérober ses biens est perdu. Parfois même, ses ossements restent dans le désert. À présent, mon avenir et même peut-être ma vie étaient entre les mains de Koukera, cette jeune femme apparemment fragile qui marchait à mes côtés.

J'étais heureux d'avoir sa compagnie. Je m'interrogeai sur elle sans trouver de réponse à mes questions. Elle ressemblait à une femme du peuple mais elle était instruite et douée d'une grande finesse. Qui pouvait-elle être, en vérité ?

« Comment est-il, ton pays ? demanda-t-elle. Y a-t-il des déserts, comme ici ?

– C'est très différent. Partout, s'étendent d'immenses forêts. On peut y marcher pendant des jours et s'y perdre si l'on ne connaît pas bien sa route. Mais il y a aussi beaucoup de villes et de villages.

– Quels dieux prie-t-on ?

– Connais-tu les chrétiens ?

– J'ai entendu parler d'eux. Ils vénèrent un homme qui s'est fait clouer sur une croix.

– C'est cela, fis-je en souriant. Il faut savoir que cet homme, Jésus, était le fils de Dieu. On l'a descendu de sa croix pour l'enterrer, mais plus tard, quand des femmes ont ouvert sa tombe, elle était vide. Dans les jours qui ont suivi, Jésus s'est montré en divers endroits.

– C'est donc qu'il n'était pas mort. Ou qu'il est revenu à la vie, fit Koukera, songeuse.

– Oui, on peut dire cela. Dans mon pays, les gens sont devenus chrétiens depuis plus d'un siècle, grâce à un roi qui s'appelle Clovis. Mais à vrai dire, beaucoup de gens continuent à vénérer les anciens dieux. Les prêtres sont obligés de lutter contre eux.

– Lutter contre les anciens dieux ? Pourquoi ?

– Parce que ce sont de faux dieux. Il n'existe qu'un seul véritable dieu. C'est le père de Jésus.

– Comment un dieu peut-il être faux ? Je ne comprends pas ce que tu dis. »

Je m'arrêtai car je ne voulais pas m'aventurer en terrain glissant. J'étais entouré de païens. Les Sogdiens poussaient l'horreur jusqu'à faire décharner les morts par des vautours. Quant aux Koutchéens, je savais qu'ils vénéraient le Bouddha. Dans leurs villes, les temples et les monastères ne se comptaient plus.

Comme je voulais rester en bons termes avec Koulkera, je déclarai prudemment :

« J'ai entendu dire que, dans ta religion, il n'y a pas de dieu mais que l'on suit les enseignements d'un homme qui s'appelait Bouddha.

– C'est parfaitement exact, mais tu ignores que nos dieux sont toujours là. *Kaun-ñäkte kuśiññessen śāmnants ñakte ste.*

– Excuse-moi. Je ne connais pas ta langue.

– J'ai dit que le Dieu-Soleil était le dieu des Koutchéens. À son sujet, diras-tu qu'il est un faux dieu ? Lui qui épand la lumière et la vie sur nous ?

– Certes non.

Koulkera enfonçait dans mon visage une paire d'yeux semblables à des dards. Elle avait tout à coup pris une dureté de granite. Je sus alors que j'avais touché, de manière tout à fait involontaire, un élément essentiel de sa personnalité.

« Nous vénérons également Ylaiñäkté, le roi des dieux. Il est beau, fort et toujours victorieux, et c'est grâce à lui que le Dieu-Soleil peut se lever chaque matin. Il sait tout ce qui se passe en ce monde. Je pense même l'avoir rencontré une fois car il prend de temps en temps l'apparence d'un voyageur pour observer les hommes. Je te recommande donc de ne pas blasphémer contre lui, si tu ne veux pas sentir le vent de sa colère. En plus, nous avons besoin de sa protection puisqu'il combat les démons du désert.

– Sois sans crainte. Je suivrai tes conseils. »

Les paroles de Koulkera étaient sans réplique. Elles n'avaient été adressées qu'à moi mais tous mes compagnons les avaient entendues et leurs

expressions montraient le respect qu'ils avaient pour elles.

Malgré cette anicroche, Koulkera continua à marcher à mes côtés, en fixant le sol. Elle déclara après s'être radoucie :

« Je prie Ylaiñäkté de te pardonner. Je le fais par égard à ta condition d'étranger. Il y a des choses, dans ton pays, que tu n'as pas apprises.

– Alors je serai heureux de les entendre de ta bouche.

Nos regards plongèrent l'un dans l'autre pendant un bon moment. La couleur verte des prunelles de Koulkera, qui semblaient être douées de magie, envahit toute mon âme comme une vive lumière.

– Sans doute te demandes-tu ce qui m'autorise à parler au nom des dieux, dit-elle. C'est que mon père était un prêtre. Nous vivions au sud du Koutchi, près du désert.

Voilà qui expliquait tout. J'aurais voulu qu'elle continuât à parler d'elle mais elle se tut. Je compris qu'elle ne désirait pas s'exprimer devant mes compagnons quand elle leur annonça :

– Je vais vous quitter pour surveiller les brigands. J'aimerais savoir où ils en sont. Continuez à avancer tout droit. Je vous ai parlé d'une forêt de peupliers. Vous la trouverez inmanquablement si vous gardez la même direction.

– Nous t'y attendrons, répondit Manishvaré.

Koulkera se remit en selle et se tourna vers moi.

– Eumerius, j'aimerais que tu m'accompagnes.

– Mais... Je n'ai pas de monture. Nous n'avons que des animaux de bât.

– Alors monte derrière moi. »

Je fus d’abord décontenancé par cette étrange invitation. Comme il aurait été impossible de la refuser, sous peine de manquer ce qui serait peut-être la chance de ma vie, je vainquis mon hésitation et m’installai derrière Koulkera.

J’avais eu raison de penser qu’elle ne me flatterait pas les narines. Ses cheveux étaient ramenés sur la nuque grâce à un ruban mais ils descendaient ensuite sur son dos, jusqu’à sa taille. De petits coups de vent auraient pu les soulever s’ils n’avaient pas été collés les uns aux autres par je ne sais quelle substance grasse et malodorante. Malgré cela, je goûtai au plaisir de serrer contre moi son souple corps, que j’imaginai être celui d’une vierge. En passant mes bras autour de sa taille, j’eus quelques pensées inconvenantes, mais après tout, c’était elle qui l’avait voulu.

Sur le coup, je ne compris pas pourquoi elle m’avait choisi. Si elle s’était approchée de moi, c’était d’abord parce que je lui plaisais. Ensuite, elle avait senti ce qu’il y avait d’étrange en moi et avait été désireuse de faire la conversation.

Quand notre monture se mit à avancer, je jetai quelques coups d’œil en arrière. Mes compagnons sogdiens me regardaient en souriant.



## II

Bercé par le doux balancement de notre monture, je faillis m'endormir. Je me sentais comme dans une embarcation bercée par les flots. De fait, comme nous étions dépourvus de tout point de repère au milieu de cette plaine infinie, ce que nous faisons était de la navigation. Seul le soleil nous guidait. Par temps très clair, les contreforts des Monts Célestes auraient été visibles au nord.

« Le soleil va bientôt arriver à son point le plus haut, dit Koukera. Comment le décrit-on, dans ton pays ?

– Que veux-tu dire ? C'est un astre.

– Un astre ? C'est tout ? Chez nous, on raconte que si nous pouvions le regarder, nous verrions un cheval blanc. Un cheval ailé qui vole dans les flots du ciel. Mais il est si resplendissant que nul ne peut soutenir son éclat. Si je te dis cela, Eumerius, c'est parce que je sais que tu es sensible à mes paroles. Tu es plus qu'un marchand. Si tu es parti, c'est pour découvrir le monde plus que pour t'enrichir, n'est-ce pas ?

– C'est exact.

– Un marchand, même chrétien, n’aurait pas parlé de Jésus. Ces gens ne pensent qu’à leurs bénéfices et il ne leur importe pas de connaître les dieux auxquels ils adressent leurs prières, pourvu qu’elles leur rapportent de l’argent.

– Tu n’aimes pas les commerçants ?

– Je n’ai pas dit cela. Ce que je veux dire, c’est que nous nous ressemblons. Si j’en avais les moyens, je partirais moi aussi à la découverte du monde. J’aime ce désert, mais par moments, je suis lasse de voir la ligne d’horizon fuir devant moi.

– Il te suffit de te joindre à notre caravane.

– Mais ici, j’ai un travail à faire. Et tu vois qu’il est utile.

La chaleur devenait difficile à supporter. J’avais la chance de porter des vêtements légers et un chapeau. Koukera avait une veste de laine et elle était nu-tête.

– Tu es mal protégée contre la chaleur, remarquai-je.

– J’en ai l’habitude.

Elle prit cependant sa gourde et me la donna avant de boire quelques gorgées d’eau.

– Veux-tu savoir pourquoi je fais ce travail ? s’enquit-elle.

– Je me pose cette question depuis un certain temps mais je ne sais pas s’il est correct de te le demander.

– Comme je te l’ai dit, mon père était un prêtre. Nous vivions en élevant des animaux, surtout des chevaux. Nous en avions plus d’une centaine, ce qui faisait de nous une famille assez riche. Tu as peut-être remarqué que mes jambes sont arquées. C’est parce que j’ai quasiment grandi sur une selle. Un jour, des

Turcs sont arrivés et nous ont pris tous nos animaux. Nous avons alors sombré dans la pauvreté. Quelque temps plus tard, mon père est mort, ce qui a aggravé notre situation. Il fallait trouver un moyen de faire vivre la famille. J'ai choisi d'effectuer des missions d'observation parce que j'avais l'habitude de me promener dans le désert. Je voulais aussi éviter aux gens de subir le même sort que ma famille.

– Les prêtres ne peuvent pas vivre de leur sacerdoce, chez vous ?

– Depuis que les Koutchéens se sont convertis au bouddhisme, l'argent va surtout aux monastères. Ils en ont tant qu'ils ne savent plus quoi en faire ; il leur arrive de faire des placements et des prêts. Ils reçoivent également des dons de nourriture alors qu'ils possèdent déjà des champs et des vergers. À cause de cela, les prêtres n'ont plus que leur art pour vivre : la pratique de la divination, la musique, la poésie ou les connaissances scientifiques.

Les anciens dieux du Koutchi étaient donc toujours vivants mais mal en point. Je ne pus m'empêcher de faire cette remarque :

– Puisqu'Ylaiñäkté est un dieu si puissant, pourquoi ne vous a-t-il pas protégés des Turcs ?

– Sa tâche est de punir les coupables. J'ai foi en sa justice. »

Je croyais avoir appris l'essentiel de ce qu'il fallait savoir sur Koulkera. Je m'apercevais cependant qu'elle ne m'avait pas adressé un seul sourire depuis notre rencontre. Chercher à se montrer agréable était apparemment le dernier de ses soucis. J'étais en train de réfléchir à un moyen de la sonder quand elle leva la tête.

« Vois-tu l'aigle qui vole au-dessus de nous ? fit-elle.

– Je n'y ai pas prêté attention.

– Pour survivre ici, il faut être plus attentif. Il est en train d'observer des gens qui se déplacent.

– S'agit-il de nous ?

– Non, c'est une troupe nombreuse. Étudie bien les mouvements de cet oiseau et tu sauras déceler la proximité d'une armée... Et regarde ! Il y a en a un deuxième.

– Ce sont les Turcs ?

– Assurément.

– Ne devrions-nous pas nous cacher ? Nous risquons de tomber sur eux.

– Nous allons bientôt arriver à une zone de dunes. De là, nous pourrons les voir sans danger. »

Je regardai les deux aigles planer très haut dans le ciel mais je n'avais pas le savoir de Koulkera : je ne pouvais rien déduire des cercles qu'ils effectuaient.

Bientôt, nous vîmes les premiers monticules de sable. Sur le sol toujours argileux, des herbes commençaient également à apparaître. L'argile étant totalement desséchée et craquelée, on se demandait comment elles arrivaient à pousser.

Koulkera s'avança jusqu'à une dune qui avait trois fois la taille d'un homme. Nous mîmes alors pied à terre et son cheval fut libre de brouter les herbes. Son arc et son carquois à la main, munie d'une couverture, elle gravit la dune en courbant le dos. Quand elle arriva au sommet, elle marchait sur les mains. J'avais imité le moindre de ses mouvements.

« C'est un bon point d'observation, dit-elle. Allongeons-nous ici pour attendre. »

Elle enleva la couche de sable brûlant, puis elle retira sa veste et son corsage, ce qui me donna l'occasion d'admirer sa poitrine. Il n'y avait de tache claire nulle part : la peau y était aussi bronzée que sur son visage. Je ne commettais aucune faute en la regardant car dans cette région, les femmes se faisaient une fierté de montrer leurs seins. Les dissimuler complètement, comme dans les pays chrétiens, eût été une invraisemblable hérésie. Après avoir planté quelques flèches dans le sol, Koukera étendit sa couverture dessus, la transformant en un dais qui surmontait le sable frais. Elle put alors s'allonger à l'ombre.

Resté au soleil, je la regardai sans prononcer un mot. C'est alors que je la vis me sourire pour la première fois.

« Viens avec moi, dit-elle.

Je restai immobile car je ne savais pas quelle signification exacte attribuer à cette invitation.

Le sourire de Koukera s'élargit.

– Si tu restes ici, insista-t-elle, je ne retrouverai bientôt plus de toi qu'une carcasse calcinée. En un tel endroit, on ne s'occupe que de survie.

Elle avait certainement raison. Rechignant à me déshabiller, j'enlevai seulement mon encombrant chapeau. Quand je m'allongeai à côté de Koukera, je fus surpris de voir à quel point il faisait bon sous son abri. Ce n'était pas l'air qui était chaud mais les rayons du soleil.

– Tu n'as sans doute rien mangé depuis ce matin, dit-elle. J'ai des fruits séchés. Prends-en.

Mon esprit était si occupé par Koulkera que j'en avais oublié ma faim. Je pris donc les abricots dénoyautés qu'elle me donna et je commençai à les mâcher tout en observant le paysage. Bien que notre dune fût basse, la vue portait extrêmement loin car, devant nous, la plaine s'incurvait faiblement en une immense cuvette.

– Je t'ai donné l'occasion de me regarder, fit Koulkera à brûle-pourpoint.

– Hmm.

– Penses-tu que je sois vierge ?

– Hein ?

Je me tournai vers ma compagne, dont le visage ne se trouvait guère qu'à quelques pouces du mien. L'expression que j'y vis n'était pas déchiffrable.

– Il n'est pas facile de répondre à cette question, fit-elle d'une voix devenue sombre. J'ai perdu ma virginité sans avoir eu d'amant.

– Que veux-tu dire ?

– Tu te rappelles, je t'ai dit que des brigands turcs nous avaient attaqués. Ces gens ne sont pas seulement des voleurs, mais parfois aussi des violeurs.

J'arrêtai de mâcher mon abricot. Pendant un instant, nous nous figeâmes dans une immobilité minérale. Les yeux de Koulkera commencèrent à rougir, comme si elle allait se mettre à pleurer.

– Ces gens-là ne respectent rien ni personne, continua-t-elle d'une voix à peine plus audible qu'un soupir. En principe, les prêtres sont sacrés. Leurs familles le sont aussi. Pour comble de malheur, je suis tombée enceinte. Je ne voulais pas porter le fils d'un Turc. Heureusement, mes parents ont réussi à me

faire avorter. La première fois que j'ai lutté contre ce peuple, c'était dans mon propre corps.

Si elle ne versa pas de larmes, le silence qui suivit fut long et lourd. Ce fut moi qui le rompis, d'une voix aussi douce que possible :

– Je pensais avoir tout compris. Je sais seulement maintenant pourquoi tu as décidé de faire des missions d'observation. Tu as très bien réagi et tu as sans doute évité à bien des gens de subir le même sort que toi. »

Le silence retomba ensuite. Il ne fut troublé que par la venue d'un scorpion peut-être désireux de prendre le frais avec nous.

Enfin, les premiers cavaliers apparurent, encore assez loin vers l'est. Koulkera plissa les yeux. Plus que nos ennemis, c'était son visage que j'observais. Le seul sentiment que je pus y déceler était du souci.

« Ils sont plus au sud que je le pensais, murmura-t-elle.

– Mais il n'y en a que quelques dizaines.

– Ce sont des éclaireurs.

Les cavaliers avançaient par petits groupes, semblables à des grains de sésame éparpillés sur une table. Il fallut attendre un moment pour que je pusse distinguer les pattes des chevaux et les têtes des brigands.

– Ils risquent de se diriger vers la forêt où j'ai envoyé la caravane, fit précipitamment Koulkera. Il faut retourner là-bas le plus vite possible.

Elle sortit de son abri, se rhabilla tout en restant à genoux et attacha son ceinturon.

– Reste ici, m'ordonna-t-elle. Je vais te chercher une monture.

– Comment ? Mais où vas-tu trouver un cheval, ici ?

– Regarde là-bas. Il y en a plein.

– Ne me dis pas que tu vas les attaquer ! m'écriai-je.

– Ne t'inquiète pas. Je sais comment faire. »

Reprenant une partie de ses flèches, elle réduisit de moitié la taille de l'abri, puis elle courut en bas de la dune et chercha sa monture. Je l'aurais volontiers suivie mais je jugeai plus sage de suivre ses conseils à la lettre. Un instant plus tard, remise en selle, elle se dirigeait tranquillement vers les éclaireurs.

Ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir de sa présence. Deux d'entre eux se détachèrent du groupe. Elle fit alors demi-tour, mais lentement. À mesure qu'ils s'approchaient d'elle, les battements de mon cœur s'amplifiaient. Elle serait déjà bien chanceuse si elle pouvait échapper à ces deux hommes, qui étaient sans doute parfaitement aguerris. Comment pouvait-elle espérer prendre leurs montures ?

Jamais je n'aurais pu imaginer ce qui se produisit. Koukera laissa les deux cavaliers la poursuivre jusqu'à la zone de dunes afin de ne plus être vue des autres éclaireurs. Elle se retourna alors sur sa selle, son arc déjà bandé à la main, et une flèche partit, désarçonnant un premier homme. Le deuxième poursuivant fut touché en plein cœur sans avoir eu le temps de réagir. Ce fut effectué avec une incroyable rapidité, aussi facilement que l'on tue un lapin avec un couteau de cuisine, et presque, si j'ose dire, avec élégance. Koukera fit alors demi-tour. Arrivée près du cavalier le plus proche, qui n'était pas mort, elle

sauta à terre et l'égorgea avec son poignard. Le deuxième homme subit le même sort.

Aussitôt, je démontai l'abri et récupérai les flèches restantes. Je rejoignis Koulkera au pas de course.

« Je savais que les gens d'ici étaient d'habiles archers, dis-je, mais je ne t'imaginai pas capable d'un tel exploit.

– C'est une question d'entraînement. Dépêchons-nous de nous enfuir, maintenant. Je ne suis pas de taille à lutter contre tous ces hommes. »

Avant de remonter en selle, elle prit les provisions d'eau de ses deux victimes. J'avais eu le temps de voir leurs visages. L'un d'eux était de type chinois, comme c'est souvent le cas chez les Turcs. Il avait une chevelure profondément noire qui était attachée en une grosse tresse, selon la mode des nomades. Les cheveux de l'autre étaient plutôt châains et il me sembla que ses prunelles privées de vie étaient claires. Leurs vêtements ne se distinguaient guère des costumes koutchéens.

Koulkera prit les deux destriers. Ils étaient un peu plus petits que ceux des Koutchéens mais je savais qu'ils étaient plus résistants. Ainsi équipés, nous partîmes au galop, d'abord droit vers le sud. Les éclaireurs ne devineraient sûrement pas avant longtemps ce qui était arrivé à leurs deux compatriotes. Nous pourrions ainsi prendre une confortable avance.

Quand nous vîmes de grandes dunes s'élever devant nous, Koulkera se dirigea vers l'ouest. Nos chevaux n'avançaient plus alors qu'au trot. Ne pouvant dissiper une certaine inquiétude, je me

retournai fréquemment pour vérifier si personne n'était à nos trousses.

« Nous sommes seuls, me lança Koukera. Je vais à présent retrouver la caravane. »

C'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin, et qui plus est, une aiguille en mouvement. Si Koukera avait pris le même chemin qu'à l'aller, elle aurait pu suivre ses traces puis celles de la caravane. Néanmoins, commençant à connaître cette étonnante femme, je savais qu'elle y parviendrait.

J'ignore pourquoi, je sentis frémir un sentiment de joie durant la plus grande partie du trajet. Le soleil ayant entamé sa descente, il faisait un peu moins chaud. Je me mis à fredonner une vieille chanson latine. Avançant sur ma droite et me devançant légèrement, Koukera se retourna pour me regarder en souriant.

« Un jour, fit-elle quand j'eus terminé, pourras-tu m'apprendre ta langue ?

Elle parlait comme si nous avions un long avenir en commun mais je m'abstins de toute remarque.

– C'est plutôt à moi d'apprendre la tienne, répondis-je. Cela devrait m'être utile quand je reviendrai ici. Comment dit-on un cheval ?

– *Yakwe*.

– Et un homme ?

– *Śaumo*.

– Et une femme ?

– *Klīye*. Le terme *śaumo* s'applique aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Si l'on veut préciser que c'est un individu de sexe masculin, on dit *enkwe*.

– Et une jeune fille ?

– *Śamñānśka*.

– Et une divine jeune fille ?

Koulkera mit un moment pour répondre. Ma question parut la plonger dans un songe agréable qui éclairait son visage.

– On dit *ñākciya śamñānśka*. Si la jeune fille dont tu parles est simplement belle, il faut la qualifier de *kartsa śamñānśka*.

– Mais la jeune fille dont je parle est plus que belle. C’est une fleur qui pousse au milieu du désert et qui concentre en elle tout ce qu’il y a de beau et de bien en ce monde. On la croirait fragile mais elle est impérissable. En elle, on retrouve aussi bien la beauté de l’aurore que l’aveuglante lumière de la foudre.

– Une telle personne ne peut pas exister. Du moins, pas dans le monde des hommes.

– Mais j’ai dit qu’elle était divine.

Devant nous, gisaient les restes d’un animal, apparemment d’un âne. Il ne subsistait plus de lui que le crâne et quelques os d’une blancheur de craie, totalement desséchés. Les rais meurtriers du soleil, tels des aigles de feu, n’avaient quasiment rien laissé de lui.

– Si elle vivait en société, dit Koulkera sur un ton mélancolique, cette jeune fille pourrait s’enorgueillir d’avoir autant de qualités, mais là où elle se trouve, tout est d’une tragique insignifiance. La vie y est éphémère car elle n’y est pas à sa place. Des hommes que ces espaces infinis engloutissent, les souvenirs s’évanouissent rapidement. Comment se souviendrait-on d’une personne qui s’en est allée au loin sans jamais revenir et qui n’a pas de sépulture ?

– Je veillerai à ce que l'on se souvienne de toi. Dans ma lointaine Gaule, il y aura un jour des gens qui chanteront tes louanges.

Koulkera tourna subitement la tête pour me regarder dans les yeux. J'avais prononcé exactement les mots qu'il fallait pour la toucher.

– Tu parles sérieusement ? demanda-t-elle.

– Que je sois damné si mes paroles sont prises en défaut. Tu n'es pas une héroïne de mon pays mais l'on saura que je t'ai rencontrée. Toute personne qui se souviendra de moi se souviendra également de toi... si tu le souhaites.

– Je ne mérite pas tant d'éloges. »

Elle baissa les yeux avec une touchante modestie.

Nous reprîmes la leçon de koutchéen, et quand la caravane apparut à nos yeux, je connaissais plusieurs dizaines de mots. La forêt de peupliers n'avait pas encore été atteinte mais les buissons se faisaient plus nombreux.

En nous voyant, les marchands s'étaient immobilisés. Sans doute eurent-ils quelques craintes. Ils avaient vu partir deux personnes sur un cheval ; ils aperçurent trois chevaux portant deux cavaliers.

« Où avez-vous trouvé ces montures ? demanda immédiatement Manishvaré.

– Nous les avons prises à des Turcs, répondit Koulkera.

– Comment cela ?

– Koulkera croyait que les brigands se déplaçaient droit vers l'ouest, expliquai-je, mais il est possible que certains d'entre eux viennent ici même. Elle leur a donc dérobé des montures afin de vous retrouver le plus rapidement possible.

Je trouvais assez plaisant d'annoncer que les voleurs avaient été volés. Manishvaré ne l'entendit pas de cette oreille. Il s'inquiéta encore plus :

– Mais s'ils poursuivent Koulkera ?

– Ils croient n'avoir affaire qu'à un ou deux cavaliers, répondit l'intéressée. Peut-être n'essaieront-ils pas de me retrouver. Mais de toute façon, vous étiez menacés. Je vais vous faire contourner la forêt par l'est. Nous marcherons jusqu'à la tombée de la nuit puis nous nous cacherons dans les bois.

– Et après ?

– Et après, j'examinerai la situation pour agir en conséquence.

– Je trouve que tu t'es comportée de manière imprudente.

– Je n'avais pas le choix.

– Koulkera vient de te dire que vous étiez de toute façon en danger ! intervins-je en haussant légèrement le ton. Quoi qu'elle ait fait, nous sommes condamnés à fuir devant ces brigands.

Manishvaré ne parut pas convaincu par mes propos. Il continua à dévisager Koulkera avec des lueurs de braises dans les yeux.

– Le temps n'est pas aux critiques mais aux décisions, ajoutai-je. Veux-tu continuer à suivre les conseils de Koulkera ? »

Manishvaré fit un lent signe de tête, qui signifiait apparemment « oui », puis il s'éloigna de nous.

Je n'appréciais guère cet homme, que je trouvais quelque peu hautain. En tout cas, plus hautain que la plupart des marchands. Il avait pourtant fallu le prendre comme chef, puisque c'était lui qui avait la meilleure connaissance des terres que nous étions en

train de traverser. La courtoisie naturelle des Koutchéens avait tendance à voiler son tempérament mais les gens se révélaient dans l'adversité. Je savais déjà, sans aucune hésitation, quel parti prendre si de nouveaux conflits survenaient.

Je reconnaissais volontiers que Koukera avait commis une faute. Non pas en tuant des Turcs pour prendre leurs destriers mais en décidant de m'emmener dans sa tournée de surveillance.

### III

Koulkera resta en selle jusqu'au crépuscule. Elle nous indiquait la route mais elle passait aussi de temps en temps derrière la caravane pour vérifier l'absence de toute menace. À mesure que le soleil s'approchait de l'horizon, la température baissait. Des nuages qui s'étiraient haut dans le ciel, comme des fils de coton, s'enflammèrent brusquement, et tout le paysage fut baigné dans une lumière rouge. Pendant quelques instants, nous ne fûmes plus éclairés par le soleil mais par ces nuages.

Devant nous, la ligne des peupliers nous apparaissait comme une terre promise aux yeux de marins épuisés par une longue navigation. Cette forêt était un havre où nous pourrions nous reposer à l'abri de tout danger. Les branches chargées de feuilles argentées étaient semblables à des bras tendus vers nous, mais il ne fut pas facile d'arriver jusque-là car nous avancions au milieu d'une broussaille de plus en plus dense qui accrochait nos habits. Parfois, il fallait utiliser une machette pour ouvrir le chemin. Il n'y avait pourtant pas un seul point d'eau. L'humidité qui faisait vivre cette végétation était enfouie dans le sol.

La caravane s'arrêta sous les arbres, à un endroit où le sol était assez bien dégagé. Les ballots de marchandises furent tout de suite posés au sol et les animaux purent manger les feuilles juteuses des tamaris. Malgré la fraîcheur de cette soirée, il fut impossible d'allumer un feu : nous risquions d'être repérés par d'éventuels ennemis ou d'incendier la forêt. Nous prîmes donc un repas froid, que les Sogdiens égayèrent en chantant des airs de leur pays. Comme je les connaissais aussi, je participai à leur chœur. Pour nous éclairer, nous n'avions que des rayons de lune traversant les feuillages.

À la fin du repas, Koulkera se mit à l'écart. Avant de la rejoindre, je m'installai à côté des deux Koutchéennes et je tentai de converser avec elles. L'aînée avait dépassé la trentaine et s'appelait Sarpina. Le nom de la plus jeune, d'âge à peu près égal à celui de Koulkera, était Prishka. Grâce à un abominable mélange de mots sogdiens, koutchéens, de mimiques et de gestes expressifs, j'obtins de très utiles renseignements sur les femmes de leur pays. Chagriné de nous voir tant peiner, Manishvaré se joignit à nous pour faire office d'interprète et me donner des informations complémentaires.

Je savais maintenant à quoi m'en tenir avec Koulkera. Le comportement des Koutchéennes était dépourvu de toute ambiguïté : je pouvais la considérer comme ma compagne. Dans ce pays, les femmes étaient assez libres, surtout celles qui n'avaient plus de père : elles épousaient qui elles voulaient et rédigeaient elles-mêmes leurs contrats de mariage. Leurs biens étaient protégés par un magistrat. Manishvaré me raconta une histoire qui en disait long sur les mœurs de ces gens. Une jeune mariée s'était

enfuie avec un amant. Quelques années plus tard, le roi avait en quelque sorte officialisé ce changement d'époux, sans dédommagement pour le mari cocufié. Une telle affaire aurait scandalisé tout le monde en pays chrétien.

Ce que j'appris me rassura car Koulkera avait déjà acquis une grande importance dans ma vie. Elle ne s'était éloignée du campement que depuis peu mais elle commençait déjà à me manquer.

Elle ne fut pas difficile à retrouver. Un son de flûte arachnéen s'élevait en dehors de la forêt. Je m'approchai d'elle en marchant doucement et je la vis assise en tailleur à même le sol, tournée vers l'est et tenant une flûte en roseau. J'avais déjà entendu de la musique koutchéenne, qui faisait la célébrité de ce royaume, mais je n'avais jamais écouté un instrument solitaire résonner sous la lune. C'était comme un chant de fée. Je m'arrêtai un instant, subjugué par la beauté de cette scène. Dans cette obscurité, l'astre des nuits faisait tomber une pluie d'argent qui transfigurait l'aridité du paysage.

Je m'assis à côté de Koulkera. Elle continua à jouer pendant quelques instants, comme si elle ne s'était pas aperçue de ma présence, puis elle s'arrêta et posa la flûte sur ses genoux.

« *Ñäkciya sámñānska* », déclarai-je.

Elle me regarda avec un léger sourire.

« Tu vois, j'ai retenu ma leçon, continuai-je.

– Tu as le don des langues.

– Nous ne nous sommes rencontrés que ce matin mais j'ai l'impression de t'avoir toujours connue. Il se peut que je commence à comprendre le sens de mon long voyage.

Koulkera médita un moment avant de répondre :

– Quand j’étais plus jeune, il m’est arrivé de rêver d’amour. Il y avait un homme qui m’emportait au loin, au-delà des dunes et des montagnes, vers des pays inconnus où le bonheur m’attendait.

– Veux-tu que je sois cet homme ? *Cimpa saitsi päknāskemar*<sup>3</sup>.

Elle fut surprise de m’entendre dire une phrase complète, sans aucune faute de grammaire, ce qu’elle ne m’avait pas appris à faire. J’en fus amusé.

– Tu as des compatriotes avec lesquels j’ai bavardé, expliquai-je. Je te laisse le temps de réfléchir à ma question, si tu le veux. Ce matin, tu m’as dit que tu ne désirais pas te joindre à notre caravane. Si tu restes ici, je te retrouverai après mon voyage en Chine et nous pourrons parler de l’avenir.

– Je n’ai exprimé que des souhaits. Ce n’est pas nous qui décidons de notre vie, mais la déesse du Destin. Il y a des épreuves qui nous attendent. Je le sais.

– Je te crois assez forte pour surmonter toutes les épreuves.

– Il ne s’agit pas seulement de moi, mais de nous.

À cela, Koulkera ajouta une phrase d’allure prophétique :

« Profite bien de cette nuit, car le désert ne nous en offrira pas toujours d’aussi belle. »

Je me tournai donc vers l’est, comme elle, pour regarder la ligne où les buissons se dissolvaient dans l’obscurité. Mais très vite, j’avançai une main vers Koulkera et je la refermai sur la sienne. Elle répondit

---

<sup>3</sup> « Je veux vivre avec toi ». Le *c* se prononce toujours *tch*.

à cette marque de tendresse par une pression de ses doigts. Bien que mon geste fût très chaste, je sentis mon corps envahi par une délicieuse chaleur. Au-delà de nos mains, c'étaient nos âmes qui venaient de s'unir.

Bientôt, je trouvai qu'il manquait quelque chose à la magie de cet instant.

– Peux-tu encore jouer de ta flûte ? demandai-je. L'air que j'ai entendu m'a paru ravissant. Mais pourquoi ne nous en as-tu pas tous fait profiter ?

– Je jouais pour les démons de la nuit, répondit Koulkera avec un léger sourire. L'air que tu as entendu sert à les apaiser.

– Il y a des démons, ici ?

– Ils sont très nombreux dans le désert. Certains ont un œil unique au milieu du visage et dévorent les hommes en commençant par la tête. Il y a juste quelques semaines, des bergers ont retrouvé un corps décapité. Je te recommande donc de ne jamais t'éloigner seul de la caravane, surtout quand nous serons dans les sables.

Après avoir entendu ces propos, je ne désirai plus m'attarder dans la contemplation du paysage. Tandis que je me levais, j'entrevis une forme qui bougeait au loin. Elle me causa un frisson glacé.

– Qu'est-ce que j'aperçois, là-bas ? fis-je.

– C'est une gazelle, répondit Koulkera après l'avoir attentivement observée. Il y en a beaucoup mais il est difficile de les apercevoir en plein jour. Viens, maintenant. Il faut dormir. »

Quand nous revînmes au campement, tout le monde était déjà allongé. Nous prîmes deux couvertures et nous nous enroulâmes dedans, tout habillés et sans

même enlever nos bottes. Koulkera posa la tête sur mon épaule et s'endormit immédiatement. Elle devait être très fatiguée mais elle ne l'avait montré à aucun moment. Quant à moi, je voulus savourer le plaisir de la tenir dans mes bras. Le sommeil finit cependant par m'emporter à mon tour.

À mon réveil, Koulkera était déjà debout et discutait à l'écart avec Sarpina et Prishka. Je me dépêchai de me lever et de me restaurer. Il faisait sombre car le soleil n'était pas encore présent. De plus, une brume jaune recouvrait le ciel. C'était une fine poussière éolienne.

J'étais surpris de voir que la caravane était prête mais qu'elle ne semblait pas vouloir se mettre en route. C'était la première fois que cela se produisait, alors que nous avions des ennemis à nos trousses.

« Koulkera veut adresser une prière au soleil levant, m'expliqua Manishvaré. Tu ne le sais peut-être pas, mais l'apparition du soleil est pour nous le moment le plus sacré de la journée.

– Mais si les Turcs arrivent...

– Il n'y a pas de danger. Eux aussi, ils attendent le lever du soleil. Il est cependant vrai que nous pourrions profiter de ce répit pour nous éloigner d'eux. »

Je ressentis un certain agacement. Moi qui étais un bon chrétien, je risquais de voir mon existence envahie par des rites païens. C'était le prix à payer pour me lier avec Koulkera. Si au moins elle avait été bouddhiste... Contrairement à ce qu'elle m'avait laissé entendre, beaucoup de marchands s'intéressaient à l'enseignement du Bouddha et contribuaient même à sa propagation. Ayant donc pu

m'en informer, j'avais surtout remarqué l'absence de faux dieux et la présence d'une sagesse qui pouvait s'accorder avec celle du Christ. Je me rassurai en me disant que, si j'amenais un jour Koulkera en Gaule, il me serait facile de la convertir au christianisme. Tant que nous resterions sur ces terres, la tâche serait sûrement impossible.

Les rites furent effectués sur un autel de fortune orienté vers l'est. N'y jetant qu'un rapide coup d'œil, je vis l'un des muletiers allumer un feu en faisant tourner un morceau de bois dans un autre. Koulkera n'effectuait pas elle-même ce rite mais elle en surveillait la bonne exécution. À ce moment, un soleil pâle se leva pour lancer sur nous quelques flèches d'orpiment.

Dès qu'elle nous rejoignit, Koulkera nous fit signe de nous mettre en route.

« As-tu l'intention de faire ce rite tous les jours ? lui demandai-je.

– Dans la mesure du possible. Aujourd'hui, je suis obligée de laisser le feu sacré s'éteindre. Nous ne pouvons pas l'emporter. Veux-tu m'accompagner ? Je vais faire un peu de surveillance. »

J'acceptai sans prendre en considération les risques encourus. Pendant ce temps, la caravane se dirigerait vers le sud-ouest. Comme nous avons longuement marché la veille, il serait possible d'arriver à la rivière dès la tombée de la nuit, à moins qu'une tempête de sable ne nous retardât. Koulkera estimait que nous avions peu de chance d'y échapper.

Il ne s'agissait pas, cette fois, de partir à la recherche des brigands, mais seulement de voir s'ils n'étaient pas déjà arrivés aux abords de la forêt. Ils

avaient parfaitement pu suivre nos traces depuis la zone de dunes jusqu'à l'endroit où nous avons rejoint la caravane. Celle-ci ayant laissé des traces bien plus visibles que Koukera et moi, la retrouver serait un jeu d'enfant.

« Sais-tu tirer à l'arc ? me demanda Koukera.

– Oui, mais pas aussi bien que toi.

– Je t'apprendrai. Hier, je n'ai pas pensé à prendre les armes des brigands. J'ai depuis trop longtemps l'habitude d'agir seule.

– Je ne crois pas que leurs arcs me serviraient. Je sais que les Turcs sont, eux aussi, de bons archers, et que dans un combat à l'arc contre eux, je n'aurais aucune chance de l'emporter.

– Il faudrait que tu descendes de ton cheval et que tu te places derrière un buisson. En prenant appui sur le sol, il est plus facile de viser la cible.

– J'ai mieux que cela pour sauver ma vie : c'est la fuite. Je suis un bon cavalier.

– Tu ne sais pas te battre ?

– Je pense pouvoir manier l'épée mais je n'ai jamais participé à aucun combat. »

Koukera suivait le chemin le plus dangereux : celui que la caravane avait pris pour atteindre la forêt. Si les brigands suivaient ses traces, c'est par là qu'ils arriveraient.

Il était impossible de se dissimuler comme la veille, le terrain étant aussi plat que la surface d'un lac. Si nous pouvions voir des éclaireurs, ils pourraient également nous voir. Afin de diminuer notre visibilité, Koukera estima qu'il valait mieux marcher à pied. Nous descendîmes donc de selle pour conduire nos montures par la bride. De même que ma

compagne, je regardais alternativement l'horizon et les traces laissées sur les plaques d'argile par les bœufs, les chevaux et les mulets. Nos yeux s'usaient à essayer de discerner des formes mouvantes dans le lointain. Koulkera avait cette fois eu raison de m'emmener puisque deux paires d'yeux valaient mieux qu'une seule.

Au fil du temps, notre tension devenait si grande que l'on aurait pu la palper avec les doigts. Nous nous interdisions de prononcer un seul mot. Il arrivait à Koulkera de scruter le ciel afin d'y repérer des oiseaux, mais seul le soleil s'y trouvait.

Quand les buissons commencèrent à se faire rares, nous laissâmes nos montures et continuâmes à avancer sur une courte distance. Pour se prémunir contre une mauvaise rencontre, Koulkera tenait son arc. Ce fut elle qui aperçut les éclaireurs : un petit groupe de cavaliers qui avançait au nord. Elle s'accroupit immédiatement derrière un buisson, en me faisant signe de l'imiter.

« Nous avons gagné du répit, dit-elle sur un ton qui reflétait son soulagement. Ils n'ont apparemment pas vu les traces de la caravane.

– Mais tu avais deviné juste. Ils avaient l'intention de venir ici.

– Je me demande pourquoi ils n'essaient pas de retrouver le meurtrier de leurs compatriotes. Ce serait tellement facile.

– Ils pensent peut-être que cet individu est déjà trop loin.

– Oui, peut-être.

Nous restâmes accroupis pendant quelques instants pour observer les mouvements des éclaireurs, qui

étaient à peine visibles. Comme ils s'éloignaient de nous, je n'arrivais plus à les distinguer que par moments.

– Bien, nous allons retrouver nos montures, annonça Koulkera. Il faudra d'abord avancer lentement, en faisant attention car des éclaireurs peuvent arriver par d'autres voies. Ensuite, nous quitterons ce lieu le plus rapidement possible. »

J'avancai le dos courbé jusqu'au moment où je rejoignis mon destrier. A priori, nous étions trop loin pour être repérés, mais ces gens avaient des yeux de faucon. Nous continuâmes à avancer à pied, puis quand Koulkera estima que c'était possible, nous montâmes en selle.

Je fus heureux de m'éloigner de la forêt. Nous marchâmes de nouveau sur les traces de la caravane, mais il s'agissait de celles qu'elle avait laissées ce matin, quand elle était partie vers le sud. Les brumes qui avaient voilé le ciel au lever du soleil se dissipèrent, annonçant une chaude journée. Certains d'avoir échappé à tout danger, l'esprit détendu, nous nous mîmes à bavarder. Le cours de koutchéen fut repris, Koulkera essayant cette fois de m'inculquer des notions de grammaire.

Cependant, plus nous parlions, plus nous ralentissions. Il fallut rétablir un certain silence afin de rattraper la caravane dans un délai raisonnable. Quand ce fut fait, Koulkera se présenta tout de suite devant Manishvaré pour lui annoncer la bonne nouvelle. Celui-ci l'écouta avec un visage fermé.

« Mais tu nous as encore mis en danger, répondit-il. Je te demande de ne plus retourner en arrière pour surveiller les Turcs. C'est inutile.

– Je n'en ai pas l'intention.

– Alors passe devant. Nous te suivons. »

Koulkera n'apprécia pas de recevoir un ordre de Manishvaré. Elle décida de réagir par un silence hautain. Si les Koutchéens étaient des gens courtois, ils avaient un sens élevé de l'honneur. Chez les gens du commun et surtout chez les nobles, qui étaient tous des guerriers, une insulte ne pouvait être lavée que dans le sang. Heureusement, la mésentente entre le chef de la caravane et son guide n'avait rien de grave.

Devenu inséparable de Koulkera, je marchais à ses côtés, à quelques dizaines de pas devant les marchands et leurs animaux. Je savais que mon amour pour Koulkera m'éloignait de mes compagnons de route. Je ne parlais pas de Manishvaré mais des cinq Sogdiens, avec lesquels j'avais voyagé depuis Samarcande. Que d'aventures, que de frayeurs, que de joies avions-nous partagées ! Ils étaient de véritables amis ; je les avais connus bien avant mon départ et j'espérais les fréquenter longtemps après mon retour.

Néanmoins, je restais différent d'eux. Je venais d'un pays dont, pas plus que Koulkera, ils n'avaient soupçonné l'existence, et j'étais supérieur à eux de naissance : j'appartenais à la vieille aristocratie gauloise. Il y avait des comtes et un évêque dans ma famille. Mon enfance s'était déroulée dans une luxueuse villa. J'y avais étudié le grec et j'avais suivi les conquêtes d'Alexandre le Grand jusqu'en Sogdiane. Dès mon adolescence, j'avais essayé d'imaginer la beauté de son épouse Roxane, la fille du roi sogdien Oxyartès.

Cela, Koulkera avait dû le voir immédiatement. Il n'était pas nécessaire d'avoir un regard acéré car mon apparence n'avait rien de vulgaire. Quant à elle, elle n'était pas une aristocrate mais elle était bien plus encore. Je savais encore peu de choses sur les prêtres koutchéens. Je pensais cependant pouvoir les comparer aux anciens druides gaulois, dont je connaissais le prestige.

« Les prêtres vivent-ils tous près du désert ? demandai-je.

– Non, c'est assez rare. Tu peux deviner pourquoi. Si mon père n'a jamais voulu s'installer derrière les murailles d'une cité, c'est parce qu'il voulait rester fidèle aux traditions. Les prêtres sont normalement liés à la nature, aux forêts, aux arbres. Nous vivions dans un bois de peupliers qu'une rivière arrosait. C'était un endroit très beau.

– Quand les Turcs vous ont attaqués, vous ne pouviez pas vous défendre ? Chez vous, les prêtres peuvent-ils porter des armes ?

– Bien sûr que non.

– Mais alors, toi...

– Si je suis fille de prêtre, je ne suis pas prêtresse. J'ai suivi ma propre voie. Rien ne m'empêche cependant de mettre en application les connaissances que j'ai reçues de mon père. »

Quand le soleil fut au plus haut, nous nous arrêâmes pour manger. J'aurais volontiers fait une sieste mais Koulkera était pressée d'arriver à la rivière. Voyant que nos gourdes seraient vides avant la fin de la journée, elle décida de nous rationner dès maintenant. C'était aux humains de faire un effort et

non pas aux animaux, puisqu'ils devaient transporter les marchandises.

Nous nous remîmes donc en marche sous un soleil de plomb, avec une sensation de soif qu'attisait la chaleur émanant du sol. De plus en plus souvent, une couche de sable recouvrait l'argile. Des dunes basses s'élevaient en certains endroits. La caravane avançait dans un silence complet parmi les buissons clairsemés, chacun de ses membres sentant que la mort planait sur eux. Le désert illustra cette menace de manière saisissante quand il nous montra un crâne humain traînant sur le sable. Il se trouvait certainement là depuis très longtemps. Toute sa partie arrière manquait et l'orbite gauche se prolongeait vers le haut par une ouverture béante. La mâchoire manquait. Peut-être était-elle enfouie dans le sable avec les os de cet individu. Koulkera fit un écart pour jeter un coup d'œil sur ce misérable débris d'être humain, échoué sur les berges du fleuve de la vie.

« Penses-tu à ton pays, en ce moment ? me demanda-t-elle.

– Tu veux dire : est-ce que j'en ai la nostalgie ? Il est si loin qu'il me semble appartenir à un autre monde. Pour moi, rien n'a de réalité en dehors de ce paysage aride. Mais la nuit, il m'arrive de revoir en rêve les champs et les bois qui entouraient la villa de mon enfance.

– As-tu des regrets d'être parti ?

– Je n'ai pas l'habitude de regretter ce que je fais. Je pense d'ailleurs avoir obéi à la volonté de Dieu. Si je devais mourir ici, loin de mon pays natal, j'accepterais mon sort.

J'ajoutai un peu plus tard cette déclaration romantique, qui ne laissa pas Koulkera indifférente :

– Pourvu que mes os restent à côté des tiens. »

Les démons nous frappèrent au milieu de l'après-midi.

Le vent se leva, le ciel s'assombrit brutalement et nous fûmes giflés par des rafales de sable volant. Il était impossible de poursuivre notre progression. On ne voyait absolument plus rien, comme si un mur s'était refermé sur nous. Nous tentâmes de nous protéger aussi bien que nous le pouvions, en nous aidant de nos couvertures. Le sable s'infiltrait quand même partout. Bien que ma bouche et mon nez fussent protégés, je sentais le crissement de minuscules grains de sable entre mes dents. Ne pouvant respirer librement, j'avais l'impression d'étouffer.

Mon seul réconfort était la présence de Koulkera près de moi. Elle resta d'abord immobile si longtemps que j'eus des craintes pour elle, puis elle se mit à marmonner des paroles en koutchéen. Je fus certain qu'elle demandait l'aide d'Ylaiñäkté. Moi-même, j'implorai la clémence de Dieu, même si je savais que tout voyageur devait subir ces désagréments et que personne n'en était jamais mort. Ce n'étaient pas les tempêtes de sable qui tuaient, mais le soleil brillant dans un ciel sans nuage.

Il était impossible de ne pas percevoir la réalité des démons qui nous harcelaient. Nous entendions leurs hurlements et nous croyions parfois sentir sur nos corps leurs haleines glacées. Mais nos prières durent être entendues car la tourmente finit par se calmer. En peu de temps, un pâle soleil revint dans le ciel encore

chargé de poussière et un calme étrange recouvrit le désert.

Quand nous nous relevâmes, nous étions quelque peu hagards. Nous avons été véritablement enfouis sous un sable très fin. J'eus la surprise de voir que Koulkera était devenue blanche, comme peinte d'un nuage de craie. Grâce au regard qu'elle me rendit, je compris que je devais lui ressembler.

La première chose que nous fîmes fut donc de secouer nos cheveux et nos vêtements. Inspectant la caravane, nous vîmes que deux mulets s'étaient enfuis avec leurs ballots de marchandises. Il fallut les chercher. Nous eûmes la chance de les retrouver mais cela nous prit beaucoup de temps. L'espoir d'atteindre la rivière avant la nuit s'était envolé.

Cette tempête n'avait toutefois pas été sans avantage : elle avait effacé toutes les traces de notre caravane. Jamais les brigands ne nous trouveraient. Tout se passerait désormais comme si nous étions seuls dans le désert.

